

neux. Comment puis-je vous garantir que le lieu qu'habite Son Altesse royale sera pour moi un secret inviolable ?

— Je vous demande de permettre qu'on vous couvre les yeux pendant qu'on vous conduira à la demeure de la princesse, et qu'on vous en ramènera après l'entrevue que vous aurez avec elle.

En parlant ainsi, il fixa les yeux sur le chevalier pour lire sur son visage l'effet que produisaient ses paroles.

— Par le ciel ! s'écria Henri, les joues pourpres d'indignation ; dans toute autre circonstance, je regarderais une pareille demande comme une grande insulte.

— En ce cas, séparons-nous tout de suite, dit Cyprien froidement.

— Non pas ! s'écria le chevalier avec moins de colère. J'accepte votre proposition, parce qu'il est de mon devoir de faire abnégation de moi-même quand il s'agit des intérêts de mon maître. Mais puisque vous traitez ce sujet comme une véritable affaire où la parole d'un homme d'honneur est comptée pour rien, il me semble qu'il y a une stipulation que, de mon côté.

— Achevez, dit Cyprien avec impatience.

— Je veux dire qu'après mon entrevue avec la princesse, vous serez tenu de me prouver l'existence de cette fortune que, dites-vous, elle doit apporter en dot à son mari. Car une princesse sans trône et sans fortune serait un triste présent à faire à mon maître, le duc d'Autriche.

— Vous serez satisfait seigneur chevalier, répondit Cyprien après quelques moments de réflexions. Maintenant, qu'il n'y a plus de difficulté entre nous, suivez-moi.

Ils se mirent à marcher, et au bout de quelques centaines de pas ils entrèrent dans un petit cimetière.

Rien de plus pittoresque que ce lieu de repos des morts qu'entouraient une quantité d'arbres verdoyants. Les croix et les tombes, muets mais éloquents témoignages du voyage des hommes à travers la vie, étaient semées au milieu de bouquets de cyprès et sous le feuillage des yeuses ; et la lumière et l'ombre qui se jouaient sur les gazons, étaient comme l'emblème des joies et des chagrins qui avaient marqué la carrière de ceux qui maintenant dormaient du sommeil éternel.

Cyprien traversa ce cimetière, et quand il fut à l'autre extrémité, il tourna brusquement à l'angle d'une petite chapelle.

Derrière cet édifice était un domestique, tenant deux chevaux tout sellés ; il avait sous le bras un paquet roulé. Il le tendit à M. Cyprien, sans rien dire, et puis se retira et disparut dans les bosquets.

Cyprien déroula le paquet, qui n'était autre chose qu'un longue robe de moine. Il pria alors notre héros de bien vouloir la revêtir, et quand le chevalier eut accédé à sa demande, il rebattit le capuchon sur son visage de manière à l'empêcher de voir, tout en lui laissant la possibilité de respirer librement.

Quand ces arrangements furent terminés, Cyprien aida Henri de Brabant à monter sur un des chevaux, sauta lui-même sur l'autre ; et, prenant le coursier du chevalier par la bride, il partit au trot.

Ils continuèrent à marcher, sans échanger un mot. Le chevalier s'aperçut de l'instant où ils sortirent du bois, d'abord parce qu'il n'était plus embarrassé par les branches, et qu'ensuite la brise frappait davantage son visage. Mais bientôt ils rentrèrent de nouveau dans un bois, et au bout de peu de temps, ils retombèrent dans la plaine.

L'idée vint au chevalier que probablement son guide voulait lui faire paraître très long un voyage qui était sans doute très court, qu'il doublait ou triplait la distance en faisant des mouvements en zigzag, et de nombreux circuits. Il acquit bientôt la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

Ils marchèrent pendant près d'une heure et demie. Enfin ils firent halte, une porte massive roula sur ses gonds, et puis le sabot des chevaux résonna sur le pavé. La large porte se referma derrière eux : ils étaient arrivés à leur destination.

— Permettez-moi de détacher votre capuchon, seigneur chevalier, dit Cyprien lorsqu'ils eurent mis pied à terre.

Dès qu'il se trouva débarrassé, Henri de Brabant reconnut qu'il se trouvait au milieu d'une cour spacieuse, formant un carré parfait, et bordée de chaque côté d'énormes bâtiments, dont la construction régulière et uniforme présentait une apparence imposante. Les dessus des portes étaient en marbre, les fenêtres étaient hautes et étroites, et leurs verres dépolis ne permettaient pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur des appartements.

Deux pages élégamment vêtus prirent les chevaux par la bride ; et deux autres, également bien mis, attendaient debout sur le seuil d'une porte ouvrant sur un spacieux vestibule. C'est là que Cyprien conduisit le chevalier ; et les deux derniers pages auxquels nous avons fait allusion les précédèrent dans un magnifique escalier orné de vases remplis de fleurs, et de statues d'albâtre soutenant des vases dans leurs mains.

L'étage auquel aboutissait ce superbe escalier était couvert de tapis de velours : aux murs étaient suspendus de magnifiques tableaux, représentant les scènes les plus frappantes de l'histoire de Bohême.

Il y avait un corridor de chaque côte de l'escalier ; et c'est dans l'un d'eux que les pages conduisirent Cyprien et le chevalier. Il était évident, toutefois, que M. Cyprien était là sur un terrain qui lui était familier ; car il n'eut pas un seul regard pour les objets curieux qui se trouvaient à profusion autour de lui, à droite et à gauche.

Arrivés au bout du corridor, les pages ouvrirent une porte à deux battants, qui se refermèrent sans bruit dès que le chevalier et son guide furent passés. Ces derniers se trouvèrent alors dans une antichambre élégamment meublée, où quatre belles jeunes femmes, mises simplement, travaillaient à des ouvrages de tapisseries.